

PONTI

SHARLENE TEO



PONTI

Traduit de l'anglais (Singapour)
par Mathilde Bach

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Ponti*
© Sharlene Teo, 2018.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-283-03087-5

Aujourd'hui s'achève ma quinzième année sur cette horrible et brûlante planète. Je suis coincée à l'école, les paumes appuyées contre un mur vert. J'appuie tellement fort que mes doigts me font mal. Je suis clouée à ce mur par ma propre honte.

Une fois de plus, j'ai des ennuis. Ça ne s'arrête jamais. Et chaque fois, il me faut des semaines pour m'en sortir. Mon visage dégage quelque chose de malhonnête, même quand je dis la vérité. Qu'est-ce qu'on peut bien y faire quand on est né avec une sale tête ? Je pense que c'est la raison pour laquelle la plupart des gens accrochent avec moi. C'est le mot, accrocher, les canards accrochent avec la surface de l'eau, certains gamins accrochent avec le violon ou les mathématiques. Les autres filles de l'école deviennent les meilleures amies du monde en quelques secondes, instantanément complices, le rire facile.

Quand j'avais onze ans, j'espérais que la puberté me transformerait, qu'un jour viendrait où je sortirais de ma chrysalide, où ma beauté s'épanouirait. Pas de bol ! À la place, j'ai eu de l'acné. Les cheveux gras. Mes règles. Apparemment je tiens ça de mon père, le côté ingrat, pâlot des Ng, longue lignée d'escrocs et de joueurs, de trafiquants et de fuyards. Les gens sont superficiels,

qu'ils veuillent bien l'admettre ou non. Je ne serais pas coincée ici si je ressemblais ne serait-ce qu'un tout petit peu plus à ma mère, qui est un monstre, mais un monstre si époustouflant qu'on lui passe absolument tout. Même quand elle n'est pas dans les parages, je sens ses yeux posés sur moi ; son regard désapprobateur, comme une piqûre d'épingle dans mon dos.

Les fans inconditionnels de films d'horreur la connaissent sous le nom d'Amisa Tan. Son nom de scène : Amisa Tan Xiaofang. Au quotidien, c'est le genre de femme qui ne transpire jamais, qui ne laisserait personne, à aucun prix, la voir parler la bouche pleine. Elle mange comme un oiseau, fume comme un pompier. À l'époque où elle sortait encore de la maison, quand elle faisait le marché, les hommes de tous âges défilaient, en tremblant, pour lui offrir des fruits, des fleurs (comme à quelque déesse païenne), ils se battaient pour porter ses paquets. Elle acceptait de bonne grâce leurs offrandes mais refusait leurs bras virils, préférant me laisser porter toutes les courses toute seule. Sur le chemin du retour, les voitures ralentissaient sur son passage en signe de déférence, tandis qu'elle déambulait nonchalamment sur la route en me traînant dans son sillage. Les poignées en plastique me lacéraient les paumes, mes épaules et mes bras ployaient sous le poids des dîners à venir.

Pour le moment, je garde les yeux rivés à ce mur, si je les ferme, je risque de m'assoupir, debout, comme un cheval. Ce mur a une couleur de mal des transports, de glace à la menthe bon marché. Derrière moi, c'est la salle des profs. Je les entends entrer et sortir en envoyant valser les portes battantes en bois. Si je me concentre bien, je suis sûre que je peux arriver à entendre les billes de leurs stylos gratter le papier. Scritch-scratch, mauvaise réponse, faux. Mme Goh, Mme Fok et M. Singh sont justement en train de corriger nos contrôles : langue maternelle, mathématiques élémentaires et chimie. Je sais déjà, j'ai cette sensation de

nauffrage au fond de l'estomac, que je ne m'en suis pas bien sortie. *Ça ne va pas, Szu. Il faut te reprendre*, m'a dit Mme Fok, et c'est une des raisons pour lesquelles je suis en retenue. L'autre raison, c'est que je suis « disruptive », ainsi que trop grande maintenant, continue Mme Fok, pour perturber mes camarades de classe avec mes commentaires.

Elizabeth Kwee est une nouvelle, elle est arrivée de l'établissement d'enseignement secondaire de Sainte Magdalen il y a deux semaines. Elle fait une demi-tête de moins que moi et elle est aussi édulcorée et artificielle qu'un bonbon japonais. Elle a toute une grappe de pustules prêtes à éclater sur la joue droite, sans doute le résultat d'une nette préférence pour un côté de sommeil plutôt que l'autre et du contact répété avec une taie d'oreiller sale. Je pensais que nous pourrions peut-être devenir amies. Mais c'est elle qui est allée voir Mme Fok pour lui dire que je suis une menteuse compulsive et que je passe mes journées à lui murmurer des « choses étranges et glauques ».

Je passe effectivement mes journées à lui parler, en particulier durant les interminables cours de l'après-midi. En revanche je conteste le caractère étrange. Je suis la personne la plus normale que je connaisse.

Singapour est posé un degré tout juste au nord de l'équateur, tel un cœur de cible, et le soleil y tape comme s'il visait la terre, dans le but de l'abattre pour de bon. L'après-midi, dans ce bâtiment, on se croirait enfermés à l'intérieur d'un poêle en cuivre. Dans la classe, la chaleur est si suffocante que les trente-trois élèves perdent la moitié de leur poids en sueur, une forme de supplice dont les filles les plus obsédées par leurs troubles alimentaires croient pouvoir tirer un bénéfice esthétique. La salle cuit, dégageant une odeur de déodorant Impulse et de serviettes hygiéniques souillées. La transpiration colle nos blouses amidonnées et boutonnées à nos peaux, aussi transparentes que des

pelures d'oignon. Bretelles de soutien-gorge criardes, et coussinets push-up se révèlent tel le pH sous le papier tournesol : rose fluo, vert acide, rouge boudoir ; des couleurs peu orthodoxes pour notre petite école de filles bien comme il faut. Mon soutien-gorge à moi est invariablement beige.

Mme Chan, qui s'occupe du catéchisme, m'a déjà fait changer de voisine cinq fois depuis le début de l'année. Je les épueise une par une. Mes camarades m'appellent Sadako, en référence à la fille noyée dans *The Ring*, elles préfèrent ne rien avoir à faire avec moi. Jusqu'au jour où, bien sûr, l'ennui mortel l'emportant, elles décideront de me martyriser. Pour l'instant, même les filles les plus parfaites et les plus cruelles préfèrent faire comme si je n'existais pas.

Clara Chua, Lee Meixi et Trissy Kwok forment une hydre à trois têtes de cous cristallins et peaux diaphanes, sacs de marque et expérience sexuelle anecdotique. Aussi oisives et fourbes que des crocodiles. Mystérieuses et invincibles. Leurs yeux éclatants jugent et étincellent. Chaque matin, d'un seul et même geste, elles enroulent délicatement leurs cheveux de publicité pour le shampooing et les jettent par-dessus leurs épaules telle la courroie d'un fusil.

Notre école est une institution religieuse, celle du Couvent Whampo de l'Éternelle Bénédiction, pourtant il n'y a rien de pieux dans ce que les adolescentes s'infligent les unes aux autres. Ici ce n'est pas des filles étranges d'un abord un peu angoissant dont on fait de la chair à pâté, celles qui se font hacher menu sont celles qui n'ont pas assez d'argent pour se payer les sacs de marque, les baskets, ou bien les faibles, celles qui ont la larme facile et l'âme servile. J'en ai vu se faire tailler en pièces pour avoir dit qu'elles étaient d'accord quand il aurait fallu dire le contraire. J'en ai vu tendues comme des articulations de char siu ou de canard rôti, en petite culotte dans des toilettes crasseuses à souhait, ravalant leurs larmes pour avoir offensé l'un

des crocodiles ou associées. L'offense en question, toujours fugitive et improbable – un regard un peu trop appuyé interprété comme du mépris, une toux comiquement suspecte, une phrase malhabile, stupide.

Je ne crois pas aux esprits sacrés, mais au tout début de mon séjour ici (il y a trois interminables années, à l'âge malencontreux de treize ans), chaque matin, suivant le rythme de mes pas jusqu'aux portes, je me récitais cette prière :

*Je prie les fientes d'oiseaux,
Je prie les arbres,
Je prie le trottoir,
Je prie les grues de chantier.
Faites que personne ne soit méchant avec moi,
Que tout aille bien pour moi.
Amen, amen, amen.*

Les portes en fer forgé de l'école sont peintes dans la même nuance de jaune que les bonbons bananes, feignant une souplesse que contredit l'absence d'échappatoire. Les couleurs de l'école semblent toutes tirées d'une écœurante palette de friandises, visant à édulcorer la violence des horreurs qu'elle renferme ; vert mentholé autour de la salle des professeurs, mauve sénile dans le hall, rose poudré et bleu nuage sur les grands clochers kitsch qui dominent les ailes est et ouest. Je passe plus de temps dans cette enceinte que n'importe où ailleurs. Je voudrais qu'elle brûle entièrement pendant mon sommeil.

*

Hier j'ai vu un mirage sur le tableau blanc. Si je croyais en Dieu, je dirais que c'était une apparition divine. Le marqueur

de Mme Fok s'est mis à sautiller sur le tableau, ondulant et rebondissant telles les sinusoïdales sur un moniteur, j'avais l'impression que j'allais, au choix, m'évanouir ou bondir de ma chaise et me mettre à danser. Mon sang bouillait. Mon squelette tout entier débordait d'une irrésistible sensation d'impatience, comme si la chose que j'avais attendue toute ma vie, sans être capable de la nommer, était enfin en train de se produire. C'est à ce moment-là que j'ai ressenti un besoin urgent de parler à Elizabeth Kwee. Ses petites oreilles toutes roses, réceptacles d'une sagesse infinie, semblaient m'y inviter. Mes paumes et mes plantes de pieds étaient froides encore, mais le reste de mon corps était en fusion.

- Hé, Elizabeth, est-ce que tu veux que je te raconte un truc ? ai-je murmuré.

Elle gardait les yeux résolument fixés sur le tableau.

- Hé, tu veux que je te raconte un truc cool ?

- Non, a sifflé Elizabeth.

Elle a tapoté la table en plastique gris de sa main droite. La paume potelée de sa main était toute tachée d'encre bleue. Je me suis penchée vers son oreille.

- Ma mère est un monstre, ai-je murmuré.

J'étais si près d'elle. Je savais pertinemment combien mon haleine devait être chaude et chargée, dans l'éternelle et aveuglante clarté de 14 h 30, saturée d'humidité. Derrière nous, quelqu'un a remué sur sa chaise. Elizabeth s'est écartée de moi en douceur. Elle ne voulait pas risquer la retenue.

- Arrête de parler, a-t-elle chuchoté.

- Personne ne peut nous entendre, ai-je répliqué. Tu n'auras pas de problème. Bon, tu sais qui est ma mère ?

- *Ouais*. Et alors ?

- Il y a encore des copies de son film en vente en Malaisie, des copies piratées...

– Celui sur les Pontianaks. Ouais, ouais, j'étais malade ce jour-là, mais on m'a raconté l'exposé que tu as fait là-dessus.

Vendredi dernier, pour la journée nationale de l'éducation, j'ai fait une présentation Power Point sur la carrière cinématographique de ma mère. Ma voix a tremblé tout le long de l'introduction. J'entendais les filles du dernier rang ricaner. *Ponti !* (à ne pas confondre avec *Pontianak 1957*, *Le Pontianak*, *La Malédiction du Pontianak* ou *Le Retour du Pontianak*) était le meilleur et le plus sous-estimé des films à l'affiche à Singapour en 1978.

Ponti ! est un film culte. C'est le premier opus et indéniablement le plus réussi de la trilogie, même si presque personne ne connaît les autres et qu'il est très difficile d'en obtenir des copies. Mais les fous de cinéma trouvent toujours un moyen. Ma mère a reçu quatre lettres d'Amérique, trois d'Indonésie, deux du Japon, une de Hollande, toutes envoyées par ces superfans lui disant combien ils l'adoraient. De temps à autre, elle sort ces lettres de leur pochette matelassée, en lisse les replis et les relit silencieusement. Je lui ai expliqué que si nous avions un ordinateur, elle recevrait sans doute encore plus de courrier de ses admirateurs, mais ni elle ni ma tante n'ont confiance en Internet. Ma tante prétend que trop de câbles risquent d'agacer les esprits domestiques, et quand je lui explique que ce n'est pas comme cela que ça marche, elle me sourit vaguement et me fait taire d'un geste.

Dans le meilleur (et unique) rôle de sa carrière, ma mère, défigurée par des prothèses grossières, joue une fille bossue, atteinte d'une malformation congénitale, Ponti, qui conclut un pacte avec un bomoh pour devenir belle. Elle est prête à tout, à n'importe quel prix. Tout plutôt qu'une vie entière de laid. Ma mère avait dix-neuf ans quand elle l'a tourné, presque mon âge. *S'il te plaît, Datuk. Je t'en supplie*, dit-elle à la caméra – et la voix qui émane d'elle est celle d'une parfaite inconnue : c'est un doublage américain, une voix douce, menue, étrangère.

Le sorcier l'exauce. Elle apparaît, émergeant d'un nuage de poussière, brillant de l'éclat pur d'une perle, malgré le grain pourtant épais de l'image.

Pendant la beauté de Ponti s'assortit d'une soif de sang mâle. Désormais elle est le Pontianak, un monstre cannibale. Pour conserver son apparence, elle doit trouver des victimes dont elle se nourrit. Dans sa robe blanchâtre resserrée sur les hanches, elle séduit des voyageurs solitaires le long des chemins de terre sans éclairage de Pantai Dalam. L'histoire colle au mythe du Pontianak que les épouses inquiètes racontent à leurs maris pour les forcer à se méfier des belles jeunes filles qui errent, seules dans la nuit. Bien entendu, les hommes n'écoutent pas. Et elle est si attirante. Elle attend que ses victimes s'approchent, tout près, et leur donne alors un long baiser mouillé, aspirant leur âme et leur jeunesse entre ses lèvres. Face à l'image de ma mère embrassant un acteur à l'écran, je me tortille dans tous les sens sur mon siège. Le sang jaillit. Puis la caméra balaie l'image jusqu'au sommet des palmiers. Sur les feuilles qui frissonnent. Avec des bruits de succion avide en arrière-plan. Il n'y avait pas de budget pour faire plus gore, c'est la raison pour laquelle on nous épargne la profanation concrète.

La scène d'après la montre seule dans une clairière, sous la lumière artificielle. C'est l'extrait que j'ai montré en classe, plutôt que la scène de séduction et de meurtre qui précède. C'est une scène sans dialogues, ma préférée. Ma mère est essoufflée, elle est en nage, vaincue. Ses épaules sont inhabituellement avachies. Le devant de sa robe est imbibé de sirop de maïs, plus rose que rouge. Elle relève lentement les yeux, et lorsque son regard se plante dans l'œil de la caméra, elle cligne des yeux comme si elle venait de sortir d'une transe. Puis quelque chose se froisse sur son visage ; elle est trop fatiguée même pour pleurer. À ce moment-là, j'ai toujours envie de la prendre dans

mes bras. L'image s'est alors mise à vaciller, comme calquée sur mon état intérieur. J'ai regardé autour de moi dans la salle obscure, pour m'assurer que tout le monde était bien attentif. Trissy grimaçait au-dessus de son téléphone. Meixi avait les yeux fermés. Vanya et Lin, en revanche, fixaient l'écran d'un regard impassible.

Ma mère lève la main, essuie quelques saletés sur son avant-bras gauche. Elle tremble ; et pas uniquement à cause des cahots de la caméra. Ses longs cheveux noirs lui tombent sur les épaules, évasés, elle a cette coupe si populaire dans les années soixante-dix. Dans la lumière laiteuse qui l'éclaire de derrière, elle semble marcher sur la lune. En gros plan, son visage est doux, détendu. Je ne lui ai jamais vu cette expression dans la vraie vie. Elle ressemble à quelqu'un avec qui je pourrais m'entendre, une fille pleine de tourments, de tendresse, cette fille qui un jour se figera sous les traits de ma mère, mais pas encore.

Ponti ! s'achève sur une scène de course-poursuite. Mon monstre est pâle, frénétique, mais fière encore. Elle fonce à travers les champs de lalang le front toujours haut, le menton relevé. Les longues tiges vertes frémissent autour d'elle. Le héros la suit de près. Avant, je regardais la scène cachée derrière mes doigts. En espérant qu'il n'arrive pas à l'attraper. Mais c'est lui qui est censé gagner à la fin. Il sait comment vaincre le Pontianak ; d'un clou sacré, rouillé, planté dans le trou à l'arrière de sa nuque, ce même trou que le bomoh a percé pour lui donner sa beauté. La légende commande qu'il y fasse également entrer un de ses cheveux. L'acteur finit par s'exécuter avec la même résolution lasse qu'un type fourrant des prospectus de livraisons de pizza dans une boîte aux lettres. J'ai mémorisé les derniers plans : le bruissement de feuilles détrempées de pluie ; les adorables pieds de ma mère, nus dans la boue, pourchassés par une paire d'énormes bottes. Au moment où le héros la dépasse, il y a un

éclair de lumière. Il lève le marteau, plante le clou, ainsi qu'une poignée de ses cheveux. Puis on entend un bruit de craquement affreux tandis que ma mère écarquille les yeux.

« Des pastèques. C'est ça le truc, dit ma mère. Si tu plantes un long couteau très vite au milieu d'une pastèque, ça fait le même bruit que si tu poignardais quelqu'un en plein ventre. Pareil : si tu jettes une pastèque de trois mètres de haut, ça fait le même bruit que si tu fracassais un crâne. De même que si on disperse des grains de café dans un bidon en métal, ça fait un bruit d'averse tropicale. Mais ce truc-là, tout le monde le connaît. »

C'était il y a de nombreuses années, à l'époque où j'étais encore une mignonne petite fille. Nous nous asseyions côte à côte et regardions les films de la trilogie encore et encore, jusqu'à ce que j'en connaisse chaque minute par cœur, tandis qu'elle me racontait leurs secrets de fabrication, du temps, libre et merveilleux, où je n'existais pas encore.

– Wah lau, c'était un sacré bazar sur le tournage, ai-je continué de murmurer à Elizabeth. De la chair de pastèque dans tous les coins, des aubergines taillées en morceaux, des carottes jaunes, des tomates et des radis partout par terre, le tout gluant à souhait. Ils tournaient en plateau à Johor, en juin, par une chaleur étouffante. Le tournage empestait les légumes pourris.

– *M'en fous*, a répondu Elizabeth.

Avant de reporter le regard droit devant elle, les yeux fixes, elle a cessé de tapoter la table ; elle a rapproché sa chaise de son bureau, comme pour soustraire son corps tout entier du champ. Les pieds en métal ont crissé sur le sol.

– Peu importe, même si ma mère meurt dans *Ponti 1*, elle ressuscite dans *Ponti 2*. Et elle a beau se faire décapiter à la fin de *Ponti 3*, la fin est quand même encore ouverte. Tu sais comment c'est avec les films d'horreur. Il y a toujours un moyen d'inventer une suite pour continuer la série.

Elizabeth a pivoté la tête dans ma direction avec un air décidé et pincé.

- Est-ce que tu peux juste la fermer, s'il te plaît ? a-t-elle sifflé.
- D'accord, d'accord, ai-je répondu.

Nous nous sommes retournées vers le tableau blanc. Rien de ce qui y était écrit n'avait le moindre sens pour moi. Les mathématiques, comme les gens, sont une langue étrangère. Je percevais le vrombissement bas et poussif du ventilateur au-dessus de nos têtes. Un moustique s'est attardé aux environs de mon oreille gauche avant de s'éloigner. Même le moustique avait mieux à faire que de s'intéresser à moi. Quelque chose rampait sous mes côtes, remontant le long de ma trachée. Je ne savais pas si j'étais fâchée, triste ou contente, ou bien tout cela à la fois. J'ai retenté ma chance avec Elizabeth une dernière fois.

- Je peux te prêter une copie, tu sais, Mme Chong m'a aidé à convertir l'enregistrement...

Elizabeth a bouché son oreille gauche, celle de mon côté, avec sa main. Son autre main a claqué sur la table. La classe a fait silence.

- Elizabeth et Szu, est-ce que tout va bien ? a demandé Mme Fok, en pointant son marqueur débouchonné sur mon visage.

J'ai senti le troupeau d'élèves se retourner vers nous d'un bloc. À présent, c'était leurs regards qui me transperçaient la nuque, dardaient mes joues rougies, s'agrippaient à mes épaules moites.

J'ai hoché la tête, avalé ma salive, muette de nouveau.

- Madame, j'essaie d'écouter, mais elle n'arrête pas de parler, a dit Elizabeth d'une voix larmoyante qui sonnait faux.

- Szu Min, vous vous souvenez de la semaine dernière ? a repris Mme Fok en agitant son feutre. Je vous ai déjà donné deux avertissements. Qu'est-ce que je vous ai dit, jeune fille ?

Je l'ai regardée de dessous mes cils. J'ai tenté de m'imaginer dans la peau d'un mouton. Pourquoi les professeurs posent-ils

toujours ces épouvantables questions rhétoriques ? À l'extrémité de mon champ de vision, j'apercevais Meixi, qui entortillait des mèches de ses cheveux brillants et jamais rebelles. Elle me dévisageait d'un air dégoûté, mais surtout lassé.

– Retenue publique, a dit Mme Fok, répondant à sa propre question. Mardi, poteau B vert, près de la salle des professeurs. Sois là-bas à deux heures. Tu y resteras immobile et en silence. Mesdemoiselles, vous avez grand besoin d'apprendre à vous taire et à vous tenir tranquilles. Et pas de bêtises. Je viendrai te surveiller.

*

– Oh, Szu, tu es encore là, dit Mme Fok – son ombre balaie le mur vert. Tu peux baisser les bras.

Je me retourne et la regarde. J'ai mal aux bras et je la déteste de m'avoir causé cette douleur. Elle est plus petite que moi ; comme la plupart des gens. Ses cheveux sont gras, noirs striés de gris, et plats, collés à son crâne. Sa peau est aussi fine que du papier buvard. On dirait une plante d'intérieur abandonnée le temps des vacances.

– Le contrôle continu est dans cinq semaines, dit-elle. C'est court pour te remettre à niveau.

– Oui, madame, je sais, réponds-je sans rebondir.

– Cinq semaines, répète-t-elle.

Elle me fusille du regard, ses yeux telles deux perles noires. Comme elle enseigne les mathématiques du matin au soir, je songe aux boules d'un abaque. Et je pense aux contrôles de mathématiques élémentaires posés sur son bureau en ce moment même, sans surveillance. Je pense à mon contrôle à moi, là-bas, corrigé et noté, et je me demande quelle est l'ampleur du désastre. Elle le sait, je l'ignore. Mon échec oscille entre nous comme du linge étendu sur un fil.

– Szu, il faut que tu t’appliques, dit Mme Fok. Je sais ce que tu as dans le ventre.

Je cligne lentement des yeux dans sa direction. « Ce que tu as dans le ventre. » À quoi fait-elle référence ? Un parasite ? Elle ne sait pas plus que moi de quoi elle parle, mais pour le moment je m’emploie surtout à calmer mon rythme cardiaque. Je ralentis ma respiration. J’imagine que je suis une noix de beurre, je m’étale sur ma feuille d’examen, la souille d’un jaune huileux. Je me représente la maigre note sur mon contrôle, se pliant, se déformant en une chose magnifique. Un 88 impressionnant, un 92 grandiose, un 100 parfait correspondant aux solutions trouvées à toutes les équations, voire même au-delà – si elle venait à me donner un 120, parce que je suis exceptionnelle et qu’elle adore ma personnalité. Je pourrais alors utiliser les vingt points supplémentaires pour augmenter une autre note faiblarde, poussive, la renforcer. Tout le monde serait content.

– Comment t’en sors-tu ? demande Mme Fok.

– Hein ? Pardon ?

Elle soupire.

– Comment t’en sors-tu de tes révisions ?

– Hum. Ça va, les révisions.

C’est un mensonge, car pour qu’il y ait révisions, il faut avoir appris ses cours au moins une fois déjà. Mes cahiers d’exercices et mes classeurs de leçons se trouvent sous mon pupitre, en classe, intacts. Je vois la poussière s’accumuler en une couche épaisse et toxique sur les feuilles bien nettes.

Je sens ma langue pâteuse de culpabilité contre mon palais. La salive s’accumule en dessous. Je vais peut-être me mettre à baver. Je détache mon regard d’elle, avec un air de chien battu ; Mme Fok le voit. Elle soupire et croise les bras, je fixe ses chaussures noires éraflées. Ses pieds usés et ses bras fatigués arrivent à la conclusion qui s’impose : je suis Mlle Frankenstein, tout en

bas de la courbe en cloche, je ne peux même pas aligner deux mots de plus de trois syllabes. *Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans la tête de cette gamine ? doit-elle penser. J'espère que ma fille ne deviendra jamais ce genre de bonne à rien.*

Elle me congédie. Nous nous adressons des sourires raides et pincés, nous saluons et partons chacune dans une direction – moi, vers mon cartable, elle vers sa montagne de copies.

Les yeux plantés dans ma nuque se resserrent sur Mme Fok. La bouche tapie dans mon cerveau lui siffle : *Je vous hais, vous et votre matière débile. J'espère que vous allez attraper un cancer. Et que vous n'y survivrez pas.*

Je franchis les portes jaunes, les paumes toujours douloureuses, les jambes lourdes encore du poids de mon anniversaire. Comment les gens peuvent-ils avoir envie de célébrer ce genre d'événement, d'organiser une fête où tout le monde les regarde en levant les pouces tandis qu'ils découpent maladroitement un gâteau ? Comment se fait-il que les gens se réjouissent de s'être encore rapprochés d'un an du moment où ils auront mal au dos, des insomnies et les genives en récession au-dessus de canines jaunies ? Malgré l'attrait de la sagesse, le grand âge me déprime. Je redoute le jour où ma bouche se figera dans une expression nouée de rides et où je ne supporterai plus d'entendre de la soupe à la radio.

Mon bus freine dans un crissement. En montant, je songe : pourquoi pas, pour changer – si chaque année, au lieu d'endosser et d'abîmer la même peau, je pouvais me réveiller dans un corps nouveau. Changer de peau, muer, tel un serpent. Ce serait le plus beau des cadeaux. Je voudrais pouvoir m'enfuir et devenir quelqu'un d'autre, encore et encore. Mais j'en ai pour au moins deux ans d'école encore et nous ne sommes que mardi.

Nous avons toujours vécu dans ce cul-de-sac. Tout au bout de la route, au milieu des arbres, une impasse comme une surprise pour les gens qui se promènent jusqu'ici et se rendent compte tout à coup qu'il n'y a nulle part où aller. Alors ils secouent la tête et reviennent sur leurs pas.

Je pousse les portes orange de rouille et traîne les pieds le long de l'allée. Je n'ai pas envie de rentrer à la maison, pas non plus envie de rester dehors. Ça pue, partout. Quand j'ai déboulé du bus 67 sur le pont aérien et commencé à marcher, j'ai presque eu un haut-le-cœur. L'air empeste l'œuf pourri, le barbecue brûlé. Si les autres gens à l'arrêt de bus n'avaient pas eux aussi toussé à s'en étouffer, j'aurais cru que j'avais une tumeur au cerveau.

Ma mère et ma tante ont beau passer leur temps à me faire ratisser les feuilles détrempees qui jonchent l'allée, cela n'arrange rien. Le jardin est envahi de mauvaises herbes. Criquets et cigales s'en donnent à cœur joie du matin au soir et du soir au matin. Quand j'avais dix ans, nous avons adopté un chien, un terrier blanc tout ébouriffé, dans le but évident de remplacer mon père. Je l'ai d'abord appelé Egg, puis Kueh-Kueh. Puis j'ai fini par me décider pour Biscuit. Biscuit sautait dans tous les

sens quand je rentrais de l'école. Il faisait un boucan d'enfer pour un si petit animal : un vrai système de sécurité domestique sur pattes. Toujours tellement heureux de me voir. Les yeux scintillants de bêtise, la langue rose pendante. Il y a quatre ans, je traversais la rue en face du cul-de-sac. Quelqu'un avait laissé la porte légèrement entrouverte : un client en larmes sans doute. Biscuit a foncé sur moi, frappant l'asphalte de ses pattes, juste au moment où un camion de vingt tonnes descendait la route. Pour une fois, sans un bruit. Aujourd'hui, Biscuit est un carré de terre où rien ne pousse au fond du jardin, près des bananiers.

Nous avons un vieux frangipanier et deux buissons élimés de bougainvillées dans le jardin. Je dis « avons » mais la réalité c'est que ces choses existent, refusent de mourir en fait, malgré le peu de soins que nous leur apportons. Les bougainvillées sont perpétuellement fanées, leurs pétales blancs et roses ourlés par la chaleur, trempés de pluie, quant au frangipanier, il perd ses feuilles l'année durant.

Notre maison aussi est très vieille. L'année précédant ma naissance, mon père a gagné la loterie Toto et ils ont acheté cette maison, c'était dans les années quatre-vingt, ce qui explique que nous avons pu devenir propriétaires terriens. Le bâtiment est uniformément laid, on dirait presque un baraquement militaire. D'ailleurs je ne serais pas étonnée d'apprendre que les Japonais ont torturé des gens ici pendant la guerre. Parfois le vent fait hurler les murs et durant les orages de mousson, le toit frissonne, comme s'il essayait de chasser un cauchemar. Les façades extérieures, tachées par la pluie, semblent avoir été éclaboussées de traînées de peinture gris fade. La maison pue la cigarette, l'encens et la soupe de champignons de ma tante. Tout est jauni : chaque mur, chaque carreau, chaque fenêtre.

En entrant, j'aperçois la cloche en cuivre posée sur le plat en laiton sur la table. C'est le code qui signifie que nous avons

un invité. Le salon est petit, étroit, le papier peint pèle sur les murs crème mouchetés de vert jade. L'autel est éclairé par deux lampes à huile d'arachide posées sur deux présentoirs en forme de fleurs de lotus, il est flanqué de quatre bougies à moitié fondues dont la cire rouge est répandue sur le papier froissé poussiéreux. L'offrande du jour est composée de génoise desséchée, cinq oranges et un flacon avec un fond de parfum. Au centre de l'autel, un groupe de divinités et d'immortels tourne, fixant l'un après l'autre les yeux d'une idole ou d'une image encadrée. S'il y a un client dans les parages, nous allumons de l'encens, inclinons nos têtes en signe de respect, et l'invitons à se joindre à notre culte. Ma tante marmonne quelque chose dans sa barbe. Nous nous agenouillons et posons nos fronts au sol, toutes les trois. Puis nous attendons ainsi que notre invité nous imite et bascule le poids de son corps vers l'avant, non sans se contorsionner dans son effort de politesse. Cela peut prendre entre cinq et quinze minutes. Ensuite ma tante se déplace pour aller sonner la cloche. Nous nous levons, elle recueille les « frais de passage du seuil », qui viennent compléter le paiement et se présentent sous une enveloppe kraft. Nous raccompagnons la personne, l'entourant de nos trois voix de femmes plaintives et douces, de nos trois visages dissemblables et cependant parents planant de l'autre côté de la grille métallique de l'entrée. Dialecte, mandarin, anglais, nous couvrons tout. *Au revoir, au revoir, à un autre jour.*

L'ampoule ambrée au-dessus de la porte est allumée, ce qui veut dire que la session en cours n'est pas terminée et que je ne dois faire aucun bruit. Je défais mes chaussures en toile et les range sur l'étagère. Je tends l'oreille pour essayer de distinguer des voix, mais tout ce que je perçois, c'est la succession irrégulière de surtensions et de gargouillis du filtre de l'aquarium dans la cuisine. Alors je longe le couloir et me fige face à la porte marron foncé. Où je colle mon oreille.

Tante Yunxi bredouille à voix basse et monotone. Elle s'exprime en dialecte. On dirait du hakka.

Le client émet des bruits d'approbation. Aujourd'hui, c'est une très vieille dame à la gorge sèche.

Tante Yunxi ne permet pas qu'on apporte d'eau dans cette pièce.

– Mais pourquoi ? ai-je une fois demandé.

– Il faut que les gens aient soif, a-t-elle répliqué avec un sourire.

Ces lèvres fines, pincées. Sans dents.

Au bout du couloir, c'est la porte de la chambre de ma mère. Fermée, comme d'habitude, sans un rai de lumière sous la porte. Je me demande si elle dort ou si elle est dans la salle de culte avec ma tante et le client. Ma mère prend part aux sessions quand le client a beaucoup d'argent ou bien une prédisposition désespérée et excessive à la dépense. C'est une experte pour discerner ce genre de profil. Ce ne sont pas forcément les clients les mieux habillés ou les mieux coiffés, ni ceux qui arrivent au volant d'une Audi ou d'une Lexus et garent leur bolide étincelant totalement incongru dans notre allée détrempeée. Quelqu'un pourrait se pointer à poil, ou en guenilles, traîner une odeur de merde derrière lui, si c'était une cible potentielle, ma mère serait quand même capable de s'en rendre compte.

– C'est écrit sur leurs visages, dit-elle. Un visage triste, c'est un portefeuille ouvert.

Un jour, j'apprendrai moi aussi son art achevé de la cruauté. Elle débusque la faiblesse qu'elle recherche derrière les yeux des gens, coincée sous leurs orteils recroquevillés, dans leurs rides inquiètes, toute cette peur et cet aveugle espoir trahis par les tics les plus discrets, les gestes les plus petits. Les gens ne se rendent pas compte à quel point ils ont envie qu'on exploite leur faiblesse ; à quel point ils ont envie qu'on les punisse pour

ce qu'ils sont. Elle leur promet monts et merveilles et elle est si formidable à regarder, si éblouissante et convaincante, qu'une poignée d'entre eux a même accepté de lui donner les économies de toute une vie. Tous, les hommes comme les femmes, tombent un peu amoureux d'elle. Et offrent leur amour sous la forme de billets de cinquante, cent ou mille dollars, en ballots bleus, rouges ou marron, fourrés dans des sacs en plastique.

Durant ces transactions, Tante Yunxi se tient en retrait, les yeux embués, dans les affres d'une transe. Après tout, c'est elle le médium, la courroie de transmission. *Merci*, disent les clients, après que l'être aimé les a quittés encore une fois, dans un gémissement, un hurlement, laissant le corps de ma tante tremblant, retrouvant lentement son calme. Avant de s'affaler vers la nappe en crochet telle une poupée de chiffon.

Les larmes roulent sur les joues des clients. *Merci, merci, merci*, répètent-ils en mandarin, hakka, teochew, hokkien, anglais. À la fin d'une session, les vestiges de leur peine, toujours trop lourde, trop envahissante, retombent en volutes dans la pièce, pareils à un parachute dégonflé. Ma tante allume alors un bâton d'anis étoilé et ouvre la fenêtre.

– Tu as vu ça ? Comme ce vieil homme était heureux ? m'interroge-t-elle. C'était vraiment très réussi – son visage irradie. Est-ce que tu as au moins fait attention ?

Selon l'heure de la journée, l'angle de vue, Tante Yunxi pourrait avoir n'importe quel âge entre cinquante et cent ans. Elle est roulée comme un violon. Depuis le temps que je la connais, je ne l'ai jamais entendue éternuer une seule fois. Elle est apparue sur le seuil de notre porte il y a neuf ans : en 1994, l'année où mon père est parti. Ma mère serait la dernière personne à demander de l'aide, ou même à admettre qu'elle traverse une épreuve. Elle est trop fière pour cela. Mais Yunxi *savait*. Disons que c'est de l'intuition familiale. Quand elle est entrée dans nos vies, elle avait

déjà parcouru la moitié du globe. Une minuscule femme singapourienne, la cinquantaine, toute seule dans le Transsibérien. Avec pour tout bagage, une valise en rotin élimée et un parapluie violet filiforme.

La vérité c'est que ma tante Yunxi est mi-femme mi-violon. Elle est stridente, étroite et raide. Ses bras s'ouvrent et se ferment en des angles étranges, comme s'ils ne lui appartenaient pas vraiment. C'est en partie le fait de ses rhumatismes, mais c'est aussi une posture de sa part. Elle est habile, affûtée. Et cependant, de temps à autre, elle est capable de notes étonnamment claires de douceur. C'est la seule personne à m'acheter des cadeaux. Quand j'étais très jeune, bien avant que je finisse par la rencontrer, mon père m'a raconté toute l'histoire.

– Ta mère sera trop gênée pour te raconter cela, avait-il dit. Ou bien elle pensera que tu es trop jeune pour savoir. Pas moi.

Il a dit que Yunxi était un nom inventé. Qu'elle n'était pas réellement une personne mais un violon extrêmement rare, un Stradivarius Lipinski, le seul Stradivarius sédentaire du Sud-Est asiatique. Si peu nombreux à la surface du globe qu'on pouvait les compter sur les doigts de la main, chaque exemplaire signé et numéroté. Ma mère l'avait volé dans une école de musique (« comment ? » avais-je demandé, ce à quoi mon père avait répondu que « là n'était pas la question ») puis elle avait déguisé l'inestimable instrument en une femme, une sœur aînée, car ma mère avait toujours rêvé d'avoir des frères et sœurs. Ainsi le violon était devenu cette femme aux cheveux blancs frisés, aux taches brunes sur les joues, aux doigts si fins et fragiles qu'ils semblaient prêts à tomber de ses mains à tout moment.

– C'est une histoire vraie, avait-il ajouté en se tapotant le nez.

Mon père aimait les antiquités. Il avait travaillé des années durant chez un antiquaire comme réparateur et apprenti restaurateur. Après avoir gagné à la loterie, il n'avait plus eu besoin

de travailler mais il n'avait pas cessé d'aimer les vieilleries, qui devinrent sa passion. Je m'endormais en écoutant ses interminables rhapsodies sur les détails de fabrication d'une chaise « corner », la forêt d'origine du bois. Toutes ces choses lisses taillées dans une matière brute. Le duramen était solide et lourd. L'acajou saignait comme un bœuf. Les bignoniacées s'étiraient dans les hauteurs abstraites d'un ciel thaï. Papa passait tellement de temps dans son atelier qu'il dégageait en permanence une odeur de copeaux de bois et le parfum entêtant de ce que je finirais par identifier comme étant de l'alcool à brûler. Il avait une odeur particulière, de cela au moins je suis sûre. La cire, le bois, le col trempé de sueur, la bière. Et puis un jour, quand j'avais huit ans, il est parti et n'est jamais revenu. Il a disparu si définitivement que ce devait être le fruit d'une longue réflexion, il devait avoir remâché, mijoté ce désir de s'en aller depuis longtemps. Ou bien était-ce facile pour lui ?

Dans mes rêves, la silhouette de mon père est aussi nette que mes souvenirs le permettent. Je me réveille toujours à la fois furieuse et réconfortée de l'avoir vu. Des épaules bien dessinées, ni grand ni petit, un visage large et grêlé, l'empreinte des plis entre ses sourcils. Il passait sa vie à murmurer en mandarin, à demander à ma mère ce qui n'allait pas. Et il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Chez elle, chez eux, chez moi. Sa voix est plus imprécise. Une intonation vaguement paternelle, empruntée aux feuilletons qui passent à la télévision l'après-midi. Il n'en existe pas d'enregistrement. Ce sont toujours les voix qui s'effacent en premier. Juste avant les expressions. Les tournures de phrase. Ce qui était de l'humour, ce qui était de la sagesse ? On ne choisit pas ce qu'on retient et ce qu'on oublie. Avec le temps, des contre-vérités idiotes finissent même par passer pour certaines et significantes, telle la moisissure sur le fruit.

Si quelqu'un me demande ce que font exactement ma mère et tante Yunxi, je suis tenue de répondre : elles gèrent une petite entreprise privée à domicile sans employés autres qu'elles deux. Elles fournissent des services de bien-être holistique. Comprenant du coaching en profondeur et des pratiques alliant corps et esprit. Ma tante a appris un grand nombre de ces pratiques au cours de ses voyages en Chine, en Mongolie, en Inde et au Népal. Et je ne peux pas être plus précise car les services varient en fonction des besoins de chaque client.

Ma mère et ma tante vendent de l'espoir. Le fait que les gens viennent à elles constitue déjà une garantie partielle de leur succès ; ces gens veulent croire en ce pour quoi ils paient. La simple démarche de nous rechercher, de noter notre adresse, d'arriver dans ce cul-de-sac déroutant, d'errer, hésitant, jusqu'à notre allée, implique une dose démesurée d'espoir. Qu'on pourrait aussi qualifier de désespoir. Le sprint final du dernier recours. La plupart de nos clients sont suspendus à l'idée d'être consolés par les voix douloureusement familières de leurs disparus. Ils se sentent abandonnés, ils ont besoin qu'on leur dise comment continuer. Ces gens partent du principe que l'au-delà est une garantie de sagesse et de lucidité.

Deux fois seulement avons-nous été confrontées à des réclamations, des clients appelant pour traiter tante Yunxi de charlatan. Sortant en trombe de la maison après avoir jeté une poignée de billets de cinquante dollars sur la table d'époque. Les deux fois, j'ai éprouvé un sentiment de vengeance, un gonflement dans la poitrine, la fascination du spectateur face au drame. Tante Yunxi est une professionnelle. Quoi qu'il arrive, jamais elle n'élève sa voix grave. Elle a toujours l'air d'être dans son bon droit.

« Je suis désolée que vous ayez cette impression. »

Réponse : « Vous êtes une arnaqueuse, une vaste fumisterie. »

« On ne peut pas travailler avec ce genre d'énergie. »

Réponse : « Vous ne racontez que des conneries. »

Les clients gardent leurs jurons et leurs grossièretés pour Yunxi. C'est plus facile pour eux d'élever la voix sur une petite femme blafarde avec des brindilles à la place des bras et une tête d'épingle aux yeux de fouine. Jamais leur colère n'est dirigée contre ma mère, qui, aux moindres signaux – yeux qui se plissent, voix qui s'étouffe – bat en retraite à pas prudents telle une danseuse. Adolescente, elle a fait partie d'une troupe de danseurs. Quand j'étais petite, elle me disait que je devrais en faire autant, mais le temps d'atteindre mes neuf ans, j'étais déjà devenue si balourde, si maladroite, et chaque année, cette démarche tremblée s'est aggravée, et ce jusqu'à la puberté.

*

Le crissement d'une chaise sur le sol me fait bondir loin de la porte, dans la pénombre de la cuisine. J'ai ôté mes chaussettes, mes pieds sont froids sur le carrelage. Je scrute le grand aquarium crasseux. Le maigre aux yeux globuleux et les deux poissons-papillons grognent en ouvrant et fermant leurs gueules, leurs nageoires argentées scintillent dans les ténèbres liquides. Le chanos est mourant ; ses yeux ont pris une étrange teinte rougeâtre, sa nage est lente, poussive, comme s'il allait basculer sur le dos à tout moment.

Alors que j'ouvre la porte du réfrigérateur, j'entends ma tante et la cliente passer dans le couloir.

– Mais est-ce que ça va changer quelque chose ? interroge la femme en mandarin. Est-ce que je vais aller mieux ?

Sa voix tremble. Je ne supporte pas de la regarder.

– Tout change toujours, répond ma tante de sa voix de sage charismatique. C'est le lot de la lune, de la lumière et des courants. Le changement est la seule chose qui ne change pas.

Je lève les yeux au ciel, face au réfrigérateur rempli au point qu'il menace de déborder. Ma tante adore cuisiner. Des salades vertes emballées dans du papier journal, des saucisses chinoises dans du film alimentaire, des boudins de tofu. Les courses du marché frais : des dattes rouges baignant dans leur jus rose répugnant, du belachan dans des petits pots. Je regarde, rien d'autre. J'appelle ça le régime oculaire. La gymnastique de l'œil. Pas de danger, ni de culpabilité, à regarder. Parfois je serre la nourriture dans mes mains aussi ; je pétris le tofu, bats la viande de cochon, tapote le joli pot de biscuits Khong Guan. Voilà. Je fixe l'intérieur du réfrigérateur si intensément que ma vision se brouille.

– Ah, ma fille. Comment s'est passée ta journée ? demande ma mère.

Je referme la porte et me tourne vers elle. Elle porte un ensemble pyjama bleu. Un chemisier en soie effilochée et un pantalon long. Son visage est affûté, éclatant. Elle n'a jamais eu besoin de faire le moindre régime.

– Pas mal, réponds-je.

Je ne soutiens pas son regard.

– Je n'ai pas oublié, reprend ma mère. Juste au cas où tu pensais que j'aurais oublié ton anniversaire.

Elle s'approche de moi et appuie sa tête contre mon cou. Je vacille. Sa joue effleure mon épaule. Elle met ses bras autour de moi et les presse contre mon gras. Ses ongles rouges et aiguisés s'enfoncent dans mon uniforme scolaire. S'il n'y avait la douleur qui l'accompagne, cette proximité me paraîtrait irréaliste. Ses poignets sont si minuscules : trop petits pour un bracelet de montre, sur-mesure exigé. Comment cette femme a-t-elle un jour pu me contenir ? Chaque jour, elle rétrécit un peu plus, elle

ne se contente pas de maigrir, on dirait qu'elle perd en densité. Elle devient imperceptible, pellucide. Bientôt elle se dissoudra tout à fait et je ne serai même plus capable de me souvenir des contours de sa silhouette dans l'encadrement d'une porte.

– Tante Yunxi a une surprise pour toi, dit ma mère nichée dans mon épaule.

Je ne veux pas bouger ; j'ai l'impression que je pourrais la renverser. Je ne peux plus respirer.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu verras, répond ma mère.

Elle me conduit jusqu'à ma chambre. Le soleil dessine un cône lumineux de particules de poussière qui s'abattent sur mon lit. Au milieu il y a une boîte rectangulaire blanche. Longue et droite, la taille d'un cercueil de poupée. J'essaie de défaire le ruban bleu noué serré autour de la boîte, mais c'est un double nœud, il me faut des ciseaux. J'ôte le couvercle et écarte le papier d'emballage. Un paquet aussi difficile à ouvrir contient forcément quelque chose de cher.

J'entends ma tante Yunxi arriver dans le couloir. Elle passe la tête dans l'embrasure de la porte et sourit, les yeux plissés vers ses orteils recroquevillés.

– Continue, dit-elle – ce qui a le don de me rendre encore plus malhabile de mes doigts.

La robe est pliée et lissée à la perfection. Je la soulève dans la lumière ; elle est d'une légèreté étonnante. Rose pâle, resserrée à la taille, le corset percé de petites épingles blanches censées ressembler à de minuscules perles. Tante Yunxi s'approche et applique la longueur de la robe devant moi. Elle m'arrive aux genoux. Le tissu brillant est raide et rugueux contre ma peau. On dirait une robe de figurine de mariée au sommet d'une pièce montée ; ces princesses en plastique sans jambes, avec un impeccable petit chignon doré. Ou bien la robe qu'une femme de soixante ans pense que les jeunes filles d'aujourd'hui porteraient.

Ma mère et Tante Yunxi me suivent des yeux tandis que je me retourne pour ôter mon uniforme. Mes bras se coincent dans mon chemisier, et, l'espace d'une seconde, je me demande si je vais rester comme ça pour toujours, prise dans un piège de polyester trop serré, la peau moite, dégageant une odeur de transpiration, d'amidon.

– Toute jeune femme se doit d'avoir une jolie robe, déclare Tante Yunxi, en remontant la fermeture Éclair.

Je ne peux plus respirer. Je transpire et mon visage est rouge. Une minute de plus et je vais me mettre à pleurer. Ma mère est debout à ma gauche, elle me regarde me regarder dans le miroir. La robe ne me va pas du tout. Mon corps a l'air à la fois trop grand et trop large dedans. Elle a une couleur de vieille barbe à papa, le tissu remonte sur mon ventre et fait ressortir mes hanches. Quant à la matière brillante de la jupe, elle ne fait qu'attirer l'attention sur les croûtes que j'ai aux genoux.

Je m'observe dans la glace tout en évitant mon propre regard.

– Qu'est-ce qui cloche ? demande ma mère – mais la question qu'elle pose en réalité est : Qu'est-ce qui cloche chez toi ?

– Tu l'aimes ou pas ? demande Tante Yunxi. C'est très moderne. Je l'ai achetée pour toi, chez Golden Mile.

– Je l'adore, mens-je. Elle est vraiment super.

– Tant mieux, dit ma mère. Maintenant remercie ta tante.

– Merci Tante Yunxi.

J'incline la tête, étirant mes joues dans un sourire forcé.

Pour mon dîner d'anniversaire, nous mangeons des œufs de cent ans avec des rondelles de gingembre et de l'huile de sésame. Il est six heures du soir. Normalement nous dînons vers sept heures et demie-huit heures. Les rayons du soleil étincellent dans les entrelacs rouillés de la grille à la fenêtre. Tout en mâchant, je fixe les bougainvillées affaissées dans notre jardin. L'œuf de cent ans réussit à avoir un goût à la fois fade et piquant. Impossible

à déglutir. Je songe à ce que cela ferait de gober un œuf en entier, à la sensation, gélatineuse et ancestrale, comme d'avoir un globe oculaire de dinosaure coincé dans le gosier. Je suis à deux doigts de vomir. Derrière la fenêtre, une brume délicate recouvre l'herbe, estompant les couleurs. J'avale et sens du jaune d'œuf crayeux s'accrocher aux parois de ma gorge.

- Est-ce que vous sentez cette odeur ? L'air est infesté, dis-je.
- Je ne sens rien du tout, répond ma mère.
- Moi non plus, renchérit Tante Yunxi.
- Vous êtes sûres ? C'est tout autour de nous, continué-je.
- Ne fais pas l'idiot. Tais-toi et mange tes œufs, ordonne ma mère.

Je ne suis pas folle, je ne vais pas lui dire que je n'ai absolument pas faim.

Chacun sait que pour transformer un jaune d'œuf ordinaire en œuf de cent ans, il faut plonger la coquille encore intacte dans une saumure d'hydroxyde de calcium et de carbonate de soude, puis le laisser dans un emballage plastique dix jours durant. L'oxyde de zinc contribue à accélérer le processus ; ce qui aurait autrefois pris des mois, du bois, de l'argile, à l'époque où il n'y avait ni ordinateurs ni horloge digitale. J'observe la zébrure des ombres sur la table en marbre : c'est une voiture qui passe. Ma mère tapote ses talons sur le sol. Au bout de 240 heures de ce traitement, l'œuf est prêt. Il a l'apparence d'un embryon d'alien conservé dans de la gelée moisie. Le blanc de l'œuf est devenu translucide et jaunâtre, le jaune est gris foncé, marbré. J'en glisse une rondelle dans ma bouche, c'est à la fois dégoûtant et familier.

Tante Yunxi lève sa tasse de thé et ma mère en face lève son verre de vin.

- Seize ans, disent-elles en chœur, de la même voix solennelle. Je cesse de mâcher et baisse les yeux sur mon assiette sale.

AMISA 1968

Elle avait dix ans, les choses étaient en train de changer. La guerre était terminée depuis longtemps ; heureusement pour elle, elle l'avait manquée. La Malaisie était dévastée. L'année précédente, il y avait eu deux mois de grève générale accompagnée de violences qui avait interrompu toutes les affaires en cours sur l'île, la poussière et la frustration s'étaient ainsi accumulées sur les rideaux baissés et les rues jonchées d'ordures des grandes villes. Le village aux toits de zinc où elle avait grandi s'accrochait aux usines de plus en plus petites, en perte de vitesse, aux bases militaires et aux touristes qui finiraient bien par revenir en masse jeter leurs paquets de chips et autres cannettes vides un peu partout.

Bientôt tout serait différent, et ce ne serait que pire. Mais pour le moment, Amisa était une enfant silencieuse qui ne voulait rien de plus qu'avoir une tortue ou un singe rien que pour elle, une petite fille qui lambinait tout le temps, adorable et vaguement à la traîne.

Elle était née et avait passé toute sa vie ici, au Kampong Mimpì Sedih. Les maisons faisaient face à la mer verte comme un tableau d'école, une mer qui certains jours semblait osciller, basculer tel un ivrogne, mais était calme la plupart du temps, tranquille. La mangrove cernait le village de toutes parts. Pas moyen d'y échapper, elle

était belle à sa manière, cette eau sauvage et pestilentielle. Quand le vent soufflait, parfois la maison tout entière puait l'œuf pourri, Amisa se demandait si l'odeur dérangeait les poules, leur rappelant leurs propres échecs. La vie doit être tellement épouvantable pour les poules, se disait-elle, être obligé de rester assis dans la cour, ce cloaque brûlant, dans un manteau qu'on ne peut pas enlever, copulant et gloussant tour à tour. Ce que ce doit être d'avoir pour seule mission dans la vie de déféquer de la nourriture pour les autres, avant de devenir grosse et vieille et de se faire décapiter.

Les racines de la mangrove jaillissaient de l'eau comme des queues de navet, des doigts crochus. Elle ne jouait pas là-bas. Dans les roseaux pleins d'insectes qui picotent. Au milieu des eaux troubles et obscures grouillantes de serpents. Sur les racines des palmiers, reposaient des arbres penchés plus vieux que n'importe quel être humain. De temps en temps, elle entendait de grands bruits d'éclaboussures le soir, des bruits de chute. C'étaient des crocodiles, ou bien des créatures plus ancestrales encore, bossues, aux longs museaux et nageoires pointues, prétendait son père. Elle faisait semblant d'avoir peur, écarquillait les yeux comme un bébé pour lui faire plaisir. Mais elle savait que ce n'était que des gobies, ou bien des ikan keli corpulents, pullulant dans l'eau.

Elle aimait écouter les histoires de fantômes de son jeune et bel oncle, même si elle n'en croyait pas un mot. Parfois il parlait trop vite et elle ne comprenait pas tout, alors elle se contentait de regarder ses sourcils s'agiter avec animation.

– Méfie-toi de l'orang minyak, disait son oncle. Tu sais ce qu'il fait aux jolies petites filles comme toi ?

Amisa secouait la tête.

– Il est recouvert d'une huile noire qui lui permet d'échapper aux mains de ceux qui voudraient l'attraper. Et le soir, tard, il s'introduit dans les chambres des filles et se glisse sous leurs couvertures. Il a des yeux d'un blanc terrible, et des mains grasses qui se fauflent...

Alors il tendait les mains et la chatouillait. Amisa le repoussait en gloussant timidement. Ses mains étaient vives et moites. Non loin de là, son père écrasait une cigarette en regardant ailleurs.

De l'autre côté de l'île il y avait un immense funiculaire brinquebalant qui montait jusqu'en haut de la colline. Pendant la guerre, ces poltrons de l'armée britannique s'en étaient servis, puis ces brutes de Japonais à leur tour. Les wagons avaient des cloisons en bois et des portes branlantes dont l'ouverture exigeait un déploiement d'énergie hors du commun. Quand le funiculaire ne servait pas, il était hanté bien entendu. Paranormal à temps partiel. Les rails étaient rouillés, craquelés, couleur de sang séché. Le vent s'engouffrait dans les trous du métal qu'il transformait en crécelles. La colline était parsemée de tombes anonymes. Idem pour le reste de l'île. Un endroit si ancien, livré aux sacrilèges. Les adolescents se lançaient des défis profanateurs, forçaient les portes des mosquées et des temples, jetaient leurs mégots de cigarettes sur les tombes, s'embrassaient sur des terres sacrées.

Cette année-là, sa mère était de nouveau enceinte. La mère d'Amisa avait été l'une de ces anciennes mariées adolescentes, à l'air sévère, elle se comportait toujours comme si sa fin était proche. Elle avait forcément été heureuse un jour. Était-il impossible d'oublier le bonheur, de même qu'on n'oublie pas le vélo ou la nage ? Amisa soupçonnait qu'elle était à tout le moins une des causes du malheur de sa mère. Tout comme chacun de ses frères et sœurs d'ailleurs, mais elle plus encore. Sa mère était le genre de personne dont on ne peut imaginer qu'elle a un jour été une enfant, elle posait sur toutes choses, même la plus anodine, un regard laborieux. Nos bras, nos draps : des corvées. Comment la blâmer quand ce qu'elle éprouvait constamment, c'était ce mélange de moiteur poisseuse et de raideur cadavérique, et ses terminaisons nerveuses qui envoyaient des étincelles de douleur ? Ce trimestre l'avait vue s'effondrer sur le canapé près du poêle, respirant difficilement

tandis que la douleur grandissait et l'étreignait de l'intérieur. Et ce à cause de l'escabeau en bois qu'il fallait gravir pour entrer et sortir de la maison qu'elle pouvait, de fait, à peine quitter.

La grande sœur d'Amisa, Jiejie, était enceinte elle aussi. Jiejie avait dix-sept ans, elle avait récemment épousé un goinfre malotru, en charge des cônes à l'usine de charbon. En une nuit, Jiejie semblait être passée d'une farceuse jamais à court de jurons ni de plaisanteries, à cette femme grave, la main constamment posée sur son ventre rebondi. La grossesse effrayait Amisa ; une houle de peur qui pénétrait par le nombril et enflait dans la douleur, pour finir par jaillir sous la forme d'un petit être humain.

Amisa avait six frères, perpétuellement agités. Ils grimpaient dans tous les coins, leurs cris résonnaient dans les poutres du plafond, ils passaient leur temps à se bagarrer. Didi, son deuxième petit frère, était son préféré. C'était un petit malin, avec un air de capucin et une conscience aiguë de lui-même. Jusqu'à récemment, Didi suivait Amisa partout. Du jour où il avait appris à marcher, il avait fourré son pouce dans sa bouche et attrapé le tee-shirt de sa sœur Amisa de l'autre main. Au début, cela l'avait agacée, puis elle s'était laissée attendrir par ses yeux de marbre brun, et les trous dans son sourire. Sa petite main dans la mienne, ils avaient vadrouillé dans les marécages alentour, Amisa veillant cependant à ne jamais l'emmener dans des endroits dangereux. Ni eaux profondes, ni trous de vase.

Xiao Gui, l'appelait-elle, Petit Fantôme, jusqu'à ce que sa mère lui dise d'arrêter parce que cela allait lui porter malheur. Et cependant, même maintenant, du haut de ses huit ans, alors que Didi s'estimait trop grand pour la suivre partout, il demeurerait son meilleur ami, trottinant dans son ombre. Ils avaient des tempéraments similaires ; tous deux malicieux et avides des secrets des autres. Entre leurs mains, une boucle d'oreille en métal argenté chapardée sur un appui de fenêtre devenait une promesse avortée. Un registre froissé abandonné sur le tabouret d'un voisin

se transformait en affaire secrète. Des boutons, des bouchons dérobés sur quelque comptoir devenaient les secrets qui défigure-raient un chemisier, gâteraient du lait frais. Partout, en secret, ils dénichaient ces bribes des vies des autres, des morceaux éparpillés disséminés par mégarde. Didi et Amisa adoraient s'emparer de ces trésors et les partager ensuite, ils les tournaient et les retournaient entre leurs mains, gloussant à la joie gratuite de leur forfait.

Ces jours-ci, Didi faisait mine de ne plus vénérer autant ses moindres mouvements, de ne plus vouloir voler des secrets avec elle, et il disparaissait de plus en plus souvent dans les jeux joyeux des autres garçons du kampong. Tous les soirs avant d'aller au lit, pourtant, son Petit Fantôme ne manquait jamais de venir la serrer dans ses bras jusqu'à ce qu'elle ait l'impression d'étouffer, et jamais elle ne se lassait de cette petite étreinte maigrichonne.

Parfois, à l'aube, ils partaient tous les deux en excursion pour observer les oiseaux avec Khim Fatt, leur vieil oncle patient, qui leur expliquait que chaque battement d'ailes pouvait être le signe avant-coureur de quelque chose d'exceptionnel. Une hirondelle de rivage, peut-être, ou bien un martin-pêcheur à oreilles bleues, ou encore un phodile, ce rapace au regard de tueur en série et au fourreau de plumes fauve. Elle aimait leur traque silencieuse, la manière dont elle et Didi se déplaçaient en binôme, s'accroupissaient, reculaient avec agilité au moindre signal, se délectant pareillement de la voix lente et sonore de leur oncle, nommant les oiseaux, récitant la cartographie de leurs migrations.

*

Amisa devenait belle, à dix ans déjà, mais il y avait quelque chose de froid chez elle – que chacun pouvait sentir. Une froideur incongrue dans la chaleur poisseuse autour. C'était criant, malgré le spectacle charmant qu'offraient ses boucles brunes ondulantes

sur un visage poupin et son petit sourire piquant à souhait. Elle avait cette prestance, ce calme propre aux enfants conscients de leur propre séduction, déstabilisants pour les adultes comme pour les autres enfants. Cette même alchimie infalsifiable qui définit l'intrinsèquement désagréable comme l'universellement aimable.

Même sans son complice, elle s'introduisait chez les gens et volait de menus butins. Rien de grave : des boules de poils, des pelures d'oignons. Qu'elle rangeait sur une petite étagère dans sa chambre. Mais seule à l'ouvrage, elle était moins infaillible. Après plusieurs flagrants délits, la famille devint impopulaire. Comme s'ils étaient les propriétaires irresponsables d'un chat voleur. Sa propre mère ne lui faisait plus confiance. Elle lui préférait sa panoplie de frères et sa fidèle sœur aînée. Amisa ressemblait davantage à sa grand-mère, une Peranakan¹ à l'arrogante beauté qui n'avait jamais pris un de ses enfants dans ses bras de peur de froisser ses kebayas.

– Celle-là a le visage d'une princesse mais le cœur de la sœur laide, déclara la mère d'Amisa à son père après un nouvel incident de vol – il se contenta de secouer la tête.

Les autres enfants du village se dérobaient devant elle. Elle avait le regard trop fixe, des réactions trop lentes. Elle était jolie, certes, mais peut-être un peu stupide, non ? Les filles la surnommaient Poupée dans son dos, *Xiao Wa Wa*, et ce n'était pas flatteur.

Un jour, Didi et ses frères étaient dans la cour, ils s'amusaient à donner des coups de pied aux poules et enrichissaient encore davantage leur dialecte masculin ; des jurons et des sous-entendus qu'ils étaient trop petits pour comprendre mais qu'ils assimilaient tout de même en écoutant les plus grands. Les enfants du voisinage ne proposaient plus à Amisa de venir jouer aux billes

1. Les Baba-Nyonya, Peranakan ou Chinois des Détroits, sont les descendants des premiers immigrants chinois installés dans les colonies britanniques des détroits à Malacca, Penang et Singapour. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

avec eux. Elle les observait tandis qu'ils élaboraient leurs plans, et lorsque l'une des filles avait levé la tête vers sa fenêtre, Amisa s'était reculée d'un bond et était allée aider sa mère à éplucher des échalotes. Qui a besoin de tout ça de toute façon ? pensait-elle.

Cependant, lorsqu'elle quitta la maison une heure plus tard, elle sentit un poids dans sa poitrine et se tint à l'écart de la plage où elle risquait de tomber sur eux et prit le chemin de la forêt. Là-bas le bourdonnement de vert emplissait ses oreilles et il n'y avait rien de repoussant. Elle aimait les arbres aux racines aériennes et les fougères des nids d'oiseaux, leurs dessous merveilleusement obscènes de spores bruns, l'odeur profonde et spongieuse de la végétation. Amisa expira lentement jusqu'à ce que son estomac dessine un léger arrondi, et elle continua à marcher le ventre ainsi sorti, imitant sa mère et sa sœur enceintes. Au bout de quelques minutes, elle arrêta, c'était inconfortable. Elle entendit des bruissements. Les singes étaient aussi inévitables que l'air, avec leur fourrure gris passé et leurs airs affairés. Elle ne cilla pas non plus lorsque les feuilles remuèrent, jusqu'à ce que quelqu'un lui empoigne l'épaule.

Lorsqu'elle se retourna, son cœur bondit dans sa poitrine. Une silhouette brillante et noire se dressait derrière elle. Amisa déglutit. Sa bouche devint pâteuse. Un homme couvert d'huile. Visqueux jusqu'aux yeux. Musculeux, surgissant du sol tel un pilier. Il ôta la main de sa frêle épaule. Le blanc de ses yeux ressortait, mais le reste de son corps luisait comme de l'encre noire. Elle se souvint de l'orang minyak, l'homme nu qui se faufilait à travers les arbres et les champs couvert d'huile pour échapper aux autorités. Sa mère l'avait mise en garde : l'orang minyak n'apparaissait qu'aux jeunes filles. Elle n'avait pas bien compris ce qu'il leur faisait, juste que c'était quelque chose de mal, et qu'un des moyens de repousser l'homme d'huile était que la jeune fille dispose des vêtements d'homme déjà portés autour de son lit, ou bien encore qu'elle porte directement une chemise d'homme. Mais il était trop tard à présent pour tout cela.

– Quelle heure est-il ? demanda l’homme d’une voix rauque.

Il parlait en malais, puis bascula en hokkien de Penang. Sous le masque d’huile, son visage était ridé ; il était plus vieux que son père. Il sentait les voitures et les pieds.

– Quatre heures, répliqua Amisa.

Les yeux de l’homme glissèrent de sa tête à ses orteils. Elle n’avait rien d’autre dans les mains qu’une herbe des marais qu’elle jeta après l’avoir tordue dans tous les sens. Amisa portait un t-shirt blanc crasseux et un short kaki à poches élimé, dans les poches duquel il y avait une gousse d’ail et une pince à cheveux. Elle se trituroit les mains. Dans son dos quelque chose bruissait à nouveau. Elle éprouvait une panique animale : la chair de poule, les mains et les pieds glacés malgré la chaleur accablante.

Une femme apparut parmi les feuillages. Elle aussi était couverte d’huile, ses cheveux ruisselaient, tout aplatis, sur ses épaules. Elle paraissait porter le même genre de vêtements que l’homme, sous la couche d’huile. Cette fois Amisa était terrorisée pour de bon ; avec des cheveux pareils, la femme pouvait être un langsur, ou bien un hantu pontianak. Mais elle sourit, laissant apparaître une bouche pleine de dents brillantes et bien alignées, et cligna des yeux. Avant de s’adresser à l’homme en hokkien :

– C’est juste une petite fille, elle n’a rien sur elle.

Le regard de l’homme passa de la femme à Amisa sans aucune hostilité, juste de la fatigue. Ils n’étaient pas recouverts uniquement d’huile, il y avait aussi une couche craquelée de boue, d’ordures détrempées et peut-être d’excréments vu l’odeur qu’ils dégageaient. Elle fixait leurs pieds nus. Les ongles de pieds de l’homme étaient en mille morceaux.

La femme posa les mains sur ses genoux et se pencha vers Amisa.

– Alors, comment tu t’appelles ? demanda-t-elle d’une voix légère et calme. Nous ne voulons pas t’effrayer.

– Xiaofang, répondit Amisa – elle rougit ; elle aurait dû mentir.

– Tu es une très jolie petite fille, Xiaofang. Est-ce que tu peux nous accorder une faveur ? Nous avons absolument besoin de ton aide. Est-ce que tu vis loin d'ici ?

Amisa hésita, puis hocha la tête.

– Est-ce que tu peux nous apporter quelque chose à manger ? Pas forcément beaucoup. Et un chiffon aussi si tu trouves, un long bout de tissu. Si tu fais tout bien comme je te dis, je te donnerai une récompense.

L'homme se tourna brusquement vers la femme et la fusilla du regard. Il jeta ses mains en l'air et, voyant qu'Amisa le regardait, les rabassa. La femme baissa la tête, dans un geste autoritaire pour le faire taire.

– Tu crois que tu peux faire ça pour moi ? Est-ce que tu sais garder un secret ?

Amisa acquiesça sans hésitation. Elle était experte en la matière.

– Bien, dit la femme, avec un sourire ravi – et elle la congédia d'un geste du menton.

Amisa recula, un pas après l'autre, brisant de petites brindilles sous ses pieds. L'homme et la femme d'huile la regardaient, les yeux comme des flammes, les corps comme des statues. Lorsqu'elle eut fait huit pas en arrière, elle se retourna et partit en courant, dans un sprint désordonné, ne laissant pas la moindre chance à ces quatre mains huileuses de l'attraper. Elle détala si vite qu'elle perdit sa respiration. La végétation, inégale et impitoyable, lui lacérait les tibias.

Le temps de regagner le kampong, son tee-shirt était trempé de sueur et ses jambes toutes tailladées.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? lança sa mère sans même la regarder.

Amisa secoua la tête et frissonna. Sa mère avait fermé les fenêtres. Dehors le soleil pointait toujours au milieu du ciel, clignant à travers les lamelles des volets de temps à autre.

Elle grimaça. Une des entailles sur sa jambe droite était profonde, et brûlante. Elle s'assit sur le plancher, entre les lattes penchées et les empreintes de semelles, une jambe sale repliée sous ses fesses et la jambe blessée tendue devant elle. Elle examina l'entaille à l'intérieur de sa jambe, tout près du genou, la pressa entre l'index et le pouce : le sang suintait. Elle continua d'appuyer jusqu'à ce que cela s'arrête, la douleur était aiguë et hypnotique.

– Ah ! cria Amisa.

Sa mère remua, fit claquer sa langue.

– Silence. Cesse de me déranger, marmonna-t-elle en hakka. Laisse-moi tranquille à la fin.

Au bout de quelques minutes, Amisa entendit la respiration de sa mère devenir régulière et profonde. L'un de ses frères – Didi peut-être – gloussait dans l'allée. Elle perçut le claquement joyeux des claquettes qui heurtaient le sol tandis que les garçons se couraient après à l'extérieur. Elle tendit la main vers le torchon posé près du poêle et s'en servit pour essuyer sa jambe. Puis elle se leva et se déplaça, aussi légère qu'une danseuse, bien qu'une impulsion profonde se soit emparée d'elle. Elle emporta le torchon et descendit le petit escabeau précautionneusement, avant d'atterrir en douceur sur la terre ferme. La poule géante, Goreng Pisang, hocha la tête vers l'avant et la fixa de ses yeux rouges globuleux. Amisa scruta la crête molle et le bec fendu de Goreng Pisang et éprouva de la tendresse pour ce pauvre oiseau coincé à l'ère jurassique de la bêtise dans ce poulailler.

Son père ne rentrerait pas avant tard ce soir, il resterait boire des bières avec les pêcheurs tandis que les garçons iraient et viendraient à leur guise. En ce moment même, sa sœur devait être en train de préparer le repas pour son mari, dans sa maison, si proche et pourtant inaccessible.

Juste à côté de chez eux, au coin, vivait un ancien cordonnier du nom de Ah Huat, dont la famille avait peu à peu déménagé

ou péri. Amisa se souvenait de lui à l'époque où elle était toute petite, il était gai, farceur, prompt aux querelles d'ivrognes dans la cour commune. À présent, il vivait seul, trop vieux pour travailler ou déranger qui que ce soit. Amisa jeta un œil à l'intérieur de la maison, il y avait une meule toute rouillée dans un coin et des étagères bien alignées, vides. Il était endormi, comme elle s'y attendait, la tête basculée sur le dossier d'une chaise en bois aux coussins en batik délavé, ses cheveux blancs aussi fins et pelucheux que les plumes d'une poule, son torse squelettique se gonflant et se dégonflant en rythme.

Elle franchit le seuil avec agilité. Elle était en terrain connu ici : ce n'était pas la première fois qu'elle épiait le sommeil de son voisin, cela lui arrivait souvent en fin d'après-midi, quand la stupeur gagnait le Kampong Mimpi Sedih et que même les animaux faisaient la sieste. Ah Huat avait un de ces visages que le repos modifie en profondeur, leur conférant une dignité silencieuse, une forme d'élégance du sommeil. Elle scruta sa bouche tachée par le tabac et encerclée de rides. Dans ces moments-là, elle s'imaginait que c'était l'un de ses grands-pères qu'elle n'avait jamais rencontrés, tous deux assassinés pendant la guerre. En partant, elle avait l'habitude d'emporter une poignée de coques de cacahuètes ou bien la capsule d'une cannette de bière en guise de souvenir pour son étagère personnelle : rien qui lui manquerait, mais aujourd'hui, elle dévisageait avec audace l'assiette posée sur le comptoir. Quatre blocs de pastèque, dont l'un était à moitié mangé et empilé en tranches irrégulières. Elle avança jusqu'au comptoir sur la pointe des pieds et glissa les morceaux un par un dans le sac en plastique posé à côté. Ah Huat remua, elle se figea, mais sa bouche s'ouvrit et se referma, tel un poisson sorti de l'eau.

Enfin, la nuit tomba. Le changement dans le ciel se produisait toujours de la même manière : soleil de plomb toute la journée, et

sans transition, des successions de bleus et de bruns liquides tandis que la nuit s'installait et que les moustiques sortaient de leurs cachettes. Elle arpenta la forêt à pas lents et décidés. Les singes l'observaient, bavardant d'une branche à l'autre au-dessus d'elle tout en gardant leurs distances. Elle tenait le sac en plastique dans une main, le torchon dans l'autre. Le sang avait séché sur sa jambe et les petites plaies n'étaient plus douloureuses. La transpiration refroidissait dans son dos. Elle se souvenait du chemin, tout droit sur la piste puis un peu à gauche au pont de bois branlant, au-delà des anciennes tombes mousseuses et à travers les broussailles.

Amisa les trouva au même endroit, assis face à face. On aurait aussi bien pu passer à côté sans les voir au milieu des feuillages, s'il n'y avait eu le crâne en forme de phoque de la femme et cette lueur dans ses yeux lorsqu'elle se retourna vers elle. L'homme sursauta en entendant ses pas et le tremblement artificiel de son sac en plastique. Dans la pénombre, elle put voir que l'huile avait disparu à certains endroits de son corps, dévoilant sa peau ici et là : une épaule, une zone sur le menton. Leurs traits à tous les deux se révélaient avec la force d'une blessure, tel le pus sous la gaze. L'orang minyak semblait finalement plus humain, et du moins aussi familier que les deux ouvriers de l'usine croisés en ville.

La femme se leva en premier, lentement suivie par l'homme. Lorsque Amisa s'approcha, il lui arracha le sac en plastique des mains avec une férocité canine, et l'ouvrit si violemment qu'il en déchira les poignées. Elle tressaillit. Il sortit les tranches de pastèque et enfonça ses dents en parallèle à l'empreinte de celles d'Ah Huat, comme s'il n'avait rien mangé depuis des années. Le jus lui dégoulinait sur le menton, sur son ventre creux, tandis que la femme d'huile dévisageait Amisa avec un regard de pure gratitude.

SZU
2003

Le lendemain matin, je me réveille en sursaut. Deux secondes plus tard, la sonnerie de mon réveil se déclenche, un affreux bip strident. Je me débats pour l'éteindre, les yeux encore dans le vague. Seize ans et un jour. J'ai un goût de fumée dans la bouche. Dans un demi-sommeil, j'imagine ma mère qui me regarde dormir en soufflant des anneaux de fumée dans ma bouche à chaque ronflement. J'ai l'impression d'avoir les poumons sales. Je me frotte les yeux et tends le bras pour tirer le rideau.

Une brume s'est déposée sur le jardin. Les contours des arbres et des pots en terre cuite sont flous. Depuis la fenêtre de ma chambre, le monde a l'air d'un décor de film à petit budget. Les toits du quartier semblent en carton-pâte orange. À tout moment, une grue va venir se pencher au-dessus de ces maisons, les prendre dans ses griffes et les déposer sur le parking de quelque studio sur le déclin. Cette odeur de barbecue brûlé d'hier soir est partout, elle a même épaissi. Même fenêtre fermée, la puanteur parvient à se frayer un chemin jusqu'à mon nez.

Je chancèle hors de mon lit. J'enfile mon uniforme en suffoquant, mes mains sont raides. Je boutonne ma chemise et

remonte la fermeture Éclair de ma jupe. Elle me mord la taille. Et me déchire la peau des doigts.

« Merde », grommellé-je. J'ai l'impression d'avoir été piquée. Une goutte de sang perle sur mon auriculaire.

Dans le bus, la radio braille dans les enceintes, je m'efforce d'éviter l'écran de télévision qui renvoie les images de vidéo-surveillance des usagers de banlieue sous trois angles différents. Rien de tel pour rendre un matin déjà pourri encore pire que le rappel évident de sa propre laideur. Aucun des angles n'est flatteur pour moi. C'est une caméra de piètre qualité, qui projette l'intérieur du bus dans une lumière gris-bleu funeste, comme si un spectre allait apparaître à tout moment. La vieille macik installée derrière moi passe son temps à se moucher. Chaque fois qu'elle colle ses mains de part et d'autre de son gros nez et appuie dessus, cela fait le bruit de la bouilloire qui siffle le soir. Le type à côté de moi n'arrête pas de remuer la jambe et de cogner dans la mienne au passage. Je voudrais qu'il y ait une bulle autour de moi pour me protéger des autres êtres humains. Je me recroqueville contre la fenêtre.

L'animatrice radio est une jeune femme à la voix prétentieuse, mielleuse. « Aujourd'hui, la pollution de l'air atteint un niveau de 164. Pour des raisons de santé, il est recommandé à la population de rester à l'intérieur. Si vous devez sortir, veuillez vous munir d'un masque. Des masques hospitaliers fournis par le gouvernement seront disponibles aux points de distribution suivant de 9 h 30 à 18 h aujourd'hui... »

Elle énumère les lieux de distribution mais je ne peux déjà plus supporter son accent stupide, bidon, quasi américain. Je mets mes écouteurs. Je ne perçois plus qu'un gargouillis en fond sonore. Le journal fait état d'incendies de forêt à Sumatra, de terres brûlées, ce qui ne m'évoque qu'un nom raté de groupe de rock. Je n'aime pas le rock. Je préfère les distorsions floues du shoegaze.

J'ai découvert la musique shoegaze dans un magazine spécialisé oublié par un passager dans le 67.

Cette musique shoegaze est faite pour moi. Elle engloutit tout le reste : l'horizon d'heures d'ennui, la pollution autour de moi. La plupart des groupes viennent du nord de l'Angleterre. Je m'imagine des châteaux, de l'air froid, des petits blancs ivres aux cheveux gominés et aux dents noircies trébuchant sur les pavés. Une bouffée d'air suspendue à une ligne de basse. Le bus vibre et tressaute. Je retiens ma respiration et ferme les yeux de toutes mes forces.

*

Le temps que j'atteigne le hall de l'école, la brume a encore épaissi en un voile gris que je balaie de mon visage pour avancer. Il est presque l'heure du rassemblement. J'aperçois deux drapeaux flottant sur leurs mâts à travers la brume. Le matin, les drapeaux sont hissés par deux préfets, au son éraflé d'un enregistrement de notre hymne national. Même lorsque les drapeaux touchent le sommet de leurs mâts, il y a rarement assez de vent pour que le tissu flotte de manière photogénique. Au lieu de cela, ils pendouillent là-haut – mous et tachés de pluie. Les préfets s'en vont. L'hymne se poursuit encore sur deux couplets et au moment précis où le son est coupé, nous plions le bras droit et posons la main sur le cœur en marmonnant le serment. *Nous, citoyens de Singapour...* J'ai prononcé chacun de ces mots tous les jours de la semaine tous les matins depuis dix ans. Ils ne signifient rien pour moi. De la viande mâchée et remâchée jusqu'à l'insipide.

L'air a le goût et l'odeur du rassis. Rien à voir avec *Heidi*, et l'air propre des montagnes suisses. C'est de la fumée secondaire, des saletés que personne n'a pris la peine de nettoyer et qui a dérivé dans notre direction. Je ne sais pas s'il y aura un rassemblement

normal aujourd'hui. Je me balance d'un pied sur l'autre. Aucun enseignant en vue. Dans ma confusion, je remarque un groupe de filles regroupées dans le coin au fond à gauche du hall. Tout ce que je distingue, c'est un bosquet dont dépassent des têtes brunes au-dessus de leurs uniformes froissés les uns contre les autres et leurs jambes dévorées par les moustiques.

Je me fraye un chemin jusqu'à elles. L'une des filles est affalée sur le sol. Elle esquisse un mouvement discret. Elle doit avoir environ deux ans de moins que moi. C'est la première fois que je la vois. Son visage est de ceux qu'on oublie. Ni beau, ni laid. Elle regarde la paume de sa main. Elle fait des bulles molles avec sa bouche, on dirait un poisson rouge sorti de son bocal. Ses jambes forment un angle obtus et je remarque un cercle rouge sur son pied droit, autour de la cheville, sans chaussette ni chaussure.

- Un des chiens sauvages lui a arraché la chaussure en la mordant, murmure une voix. Mangé sa chaussette. Il l'aurait dévorée tout entière si Faizah et Sarah n'étaient pas passées par là.

- Bien fait pour elle, ajoute une autre voix.

Derrière notre école, le gouvernement a fait pousser une forêt secondaire pour assainir l'air. Cela n'a pas marché. Déstabilisés par la chaleur, les sapins ont atteint leur taille adulte deux fois trop vite. Les conifères sont vert foncé, avec des faites pointus et élevés comme des brosses de mascara. Il y a une clôture bleue tout autour de la forêt à cause de la meute de chiens sauvages qui erre parmi les herbes hautes. De temps à autre, un trou se forme dans la clôture, à cause des tondeuses ou bien à force d'être rongée par les chiens errants, faméliques, brun et gris ; il y a même un loup parmi eux. Ils courent vite sur leurs pattes nerveuses. Ils n'aboient jamais, ne hurlent jamais. Les autorités ont fait venir une firme d'extermination, les officiers des services animaliers, mais ces chiens sont rusés. Ils savent se cacher.

Durant ma première année, je suis tombée nez à nez avec l'un d'entre eux. Il est apparu tout à coup dans mon dos, pendant que je pleurais derrière la cantine. J'observais mes larmes tomber sur mes mains et j'étais si absorbée par ma propre peine que je ne m'étais rendu compte que j'avais de la compagnie qu'en entendant la bête haleter bruyamment et avidement derrière moi. Ma première pensée a été que Biscuit était revenu d'entre les morts. Alors je me suis retournée et je me suis retrouvée face à un énorme chien dégoûtant à cinquante centimètres de moi. Il – c'était un mâle, je voyais ses testicules qui pendaient – reniflait l'herbe en décrivant des cercles. J'observai sa truffe rouge, ses dents jaunes, sa longue langue décolorée pareille à un vieux steak, pas du tout rose comme celle de Biscuit. Dans le genre horrible, songeai-je, la mort par mutilation avait quelque chose d'assez glamour. Cependant le chien-loup me jeta un regard indifférent. Mon cœur retomba de ma gorge à mes hanches.

– Circé, dit une autre voix. *Sir-see*.

La fille au sol ne réagit pas. Un professeur arrive et nous disperse.

– Circé, répète le professeur, est-ce que tu m'entends ?

Les yeux de la fille roulent dans leurs orbites pour revenir au professeur. Elle bouge la tête et vient s'asseoir, se redresse maladroitement sur ses mains.

– Que s'est-il passé ? Est-ce que tu vas bien ?

– Tout va bien, répond Circé.

Sa voix est menue, éraillée. Elle parle comme si elle avait la gorge endolorie. Ce doit être la brume de pollution.

– Est-ce que tu peux te lever, ma petite ? Tu es sûre que ça va ? continue le professeur. Tout à l'heure, il faudra que tu viennes me voir, que tu signes le rapport d'accident.

– C'est entendu, je vais m'en acquitter d'ici quelques minutes.

Je me penche pour la regarder d'un peu plus près. Qui parle comme ça ? Où est-ce qu'elle se croit, à l'armée ?

Le professeur semble la connaître. Elle hoche la tête, s'éloigne.

- Circé Low est une vraie tragédienne, murmure quelqu'un derrière moi.

- Elle s'y croit, alors qu'elle vaut pas un clou.

- Mon père connaît son père. Il dit que ce sont des nouveaux riches, aucune classe.

En quelques minutes, l'attroupement s'est dispersé, les filles sont reparties deux par deux, toutes en messes basses assommantes d'ennui. Au-dessus de nos têtes, une flopée de pigeons s'envole. Circé et moi levons la tête en même temps.

- Et pour le rassemblement ?

Elle me lance un regard noir.

- Aucune idée.

- Peut-être qu'ils vont nous laisser rentrer chez nous. À cause du brouillard. On y voit à peine. J'ai les yeux complètement secs.

Je marmonne à mon tour, elle ne va pas tarder à essayer de me fuir.

- Tout va bien ?

- Ouais, ça va, dit-elle - d'une main, elle saisit sa cheville et de l'autre se gratte la joue. Un chien gris m'a pris ma chaussure. On aurait dit un mélange de loup et de poney. Pas sympa. Il est arrivé de nulle part et s'est agrippé à ma cheville, il ne voulait plus me lâcher. Ça saigne mais ça ne me fait pas mal. Ma Converse, en revanche. Toute neuve. Des Converse 77s, édition spéciale. Comment je fais avec une seule chaussure maintenant ? Saleté de chien. La prochaine fois, je lui donne un coup de pied.

- Peut-être que tu as chopé la rage. Ou le sida.

- Les chiens ne transmettent pas le sida. T'es bête ou quoi ?

– Bien sûr que si, réponds-je, quoique je n'en sois pas si sûre. Tu ferais mieux de faire une prise de sang, au cas où tu aies une maladie mortelle.

Je l'aide à se relever, elle s'époussette la jupe et me jette un regard en coin.

– C'est toi, Ng Szu Min ?

– Comment tu le sais ?

– Rien de grave. Je t'ai vue devant la salle des profs. Tu dois avoir fait un truc vraiment stupide pour te retrouver en retenue publique.

– Je parlais en classe. C'est tout.

– Hum. D'après ce que j'ai entendu, tu mords et tu lèches et tu inventes des trucs.

– Qui dit ça ? C'est pas vrai. Les filles de ton année sont des commères débiles – je dévisage sa minuscule silhouette de haut en bas. Et rachitiques.

– Tu es en quelle année toi ?

– Quatrième section.

– Moi aussi, bêtassee.

– Comment ça se fait que je t'ai jamais vue avant ?

– Je suis arrivée au dernier semestre. Et je ne suis pas tout le temps à l'école, répond Circé. J'ai des troubles du sommeil. Avérés. Je suis dispensée de certains jours. J'ai un certificat médical qui le prouve.

– Ouah, t'as de la chance.

Elle me lance un regard affûté, fourbe.

– J'ai entendu dire que tu étais comme la fille de *The Ring*. Que tu ne te laves jamais les cheveux, et que tu n'es pas normale. Qu'on te croirait tout droit sortie de la télévision.

Avant même que je réagisse, Circé hausse les épaules, puis elle me lance un sourire. Avec cet air-là, on lui donnerait aussi bien douze ans que la vingtaine désinvolte. Je la reconnais tout de suite

PONTI

comme appartenant à ces 7 % de la population naturellement gratifiés de ce que l'on appelle communément un Vrai Sourire de Gagnant. La sincérité de son sourire me soulève le cœur, c'est la sensation que provoque un dos-d'âne sur la banquette arrière d'une voiture. Elle se dresse sur son pied nu. Et tandis que nous nous dirigeons vers le bâtiment de l'école et arpentons le couloir sombre, elle prend appui sur mon bras.